



Balthus : « La Phallène », 1959-60

Deux textes de Jacques Biolley in « Dans la rue de Balthus », Biro Editeur, 2008, Paris

1. p. 76-77

La Phalène attendait Sofia. Sur cette toile, une femme avançait de profil, ses pieds effleurant le sol.

La surface du tableau évoquait un mur aux couleurs estompées. Les mains et les pieds n'étaient qu'ébauchés, laissant le mouvement se dessiner à travers quelques signes rescapés d'une épopée à travers le temps où qui s'était achevée à l'instant même, sur ce geste suspendu.

Sofia s'approcha. Pourtant initiée au pouvoir de la proximité avec la peinture de Balthus, elle bascula vers cette fresque sur toile comme si rien ne faisait obstacle entre elle et la peinture. Le personnage, si frêle, invitait au basculement.

Sofia observait la lumière qui, venant de la droite, suscitait des paroles spontanées. Il lui vint en premier lieu une phrase banale : « Jamais il ne tombe dans la virtuosité. » Ces mots se répétaient, comme émanant du tableau : « Il ne tombe pas dans la virtuosité ; il est ailleurs. »

Balthus ne s'était pas intéressé à la beauté d'un clair-obscur bien maîtrisé. Il ne s'était pas servi du savoir-faire technique qui génère des tableaux sans intérêt. Il aurait pu préciser la forme des mains, il aurait pu accentuer la lumière sur le corps. C'est ce qu'aurait commis tout peintre ordinaire. Au-delà des artifices picturaux, *La Phalène* était une apparition sacrée issue du fond des âges.

Vers le bas, des motifs décoratifs ó damier, carrés bleus ó intriguaient. Le regard y revenait, comme en quête d'un répit. Balthus avait-il cédé à la tentation du futile ? La vérité était plus subtile. Aux abords du personnage-monument vibrant sur un grain de pierre, il *fallait* un aspect de quotidienneté. Le regard prenait appui sur ce seuil pour oser la confrontation avec la majestueuse effigie. Le damier du couvre-lit servait d'ancrage dans le réel. Le procédé fonctionnait à merveille. C'était une concession faite au regard qui s'apaisait aux abords de ce prétendu « quotidien » avant de repartir vers le face à face avec le personnage. De plus, par une sorte de contamination, il permettait au nu, si étrangement proportionné, de gagner en véracité.

À l'instant où Sofia comprit le statut paradoxal des petits carrés bleus, elle se sentit conviée à la plus fascinante des contemplations.

2. p. 332 - 333

Sofia tourna la page. D'autres tableaux semblaient soumis à ce broyage du masculin. À cet égard, le personnage de *La Phalène* l'intrigua, car ici, au contraire, le féminin semblait en recul, mais sans qu'il fût possible de discerner la résurgence du masculin. Au premier abord, Sofia avait admiré les jambes ó légères et fines ó et le ventre dont la courbe généreuse pouvait symboliser, comme dans la statuaire égyptienne, une forme de sagesse. Ainsi lui apparaissait ce nu, entité féminine devant l'insecte diaphane.

Avec le souci de repérer des infiltrations inattendues du masculin dans cette œuvre, Sofia se mit à observer plus avant l'ensemble du tableau. Apercevant que les motifs rouges, sur le tissu du fond, pouvaient évoquer l'héraldique ou la chevalerie, elle se demanda si un monde ancien, sur un mode mineur, avait investi l'espace. Pour progresser, elle oublia un temps la partie lumineuse du corps ó qui semblait des plus féminine ó et ce fut à la faveur de cette omission volontaire qu'apparut une réalité nouvelle, encore indistincte, concernant le haut du personnage, peint d'une teinte plus sombre. Sofia pressentit aussitôt la présence d'une dissonance et tenta de prendre ses distances avec l'impression de légèreté diffusée par le personnage de *La Phalène*. Ce fut ainsi que le haut du corps apparut à l'évidence d'une autre teneur que le bas. Et

lorsque Sofia focalisa son attention sur la tête, un personnage très nouveau se révéla, avec l'allure d'un chevalier partant au combat, le visage protégé par un heaume métallique aux lignes anguleuses. Le bras droit semblait brandir une épée invisible dirigée devant lui. Quant au bras gauche, il avait le geste de tenir la bride d'un cheval. Ces éléments, d'une teinte brunâtre et sombre, suggéraient une présence masculine en contraste avec la luminosité du nu.

Sur un même corps, masculin et féminin cohabitaient à nouveau de manière troublante. Ce chevalier était-il comme certains autres personnages en cours de mutation, du masculin vers le féminin ? Sofia opta pour une autre hypothèse. L'aspect viril de cet intrus dont il fallait se débarrasser resurgissait sous des formes inattendues. L'élan naturel de Balthus visait à le bannir, mais sans parvenir pour autant à l'empêcher de réapparaître. Le masculin se voyait rejeté, chassé, englouti. Il refaisait surface en s'accrochant à des formes féminines. Dans la partie supérieure d'un nu féminin effleurant à peine le sol, un chevalier casqué s'était imposé. D'une main, il tenait l'épée conquérante. De l'autre, il était encombré d'un tissu pendant mollement. Entre force et faiblesse, vers quel combat chevauchait-il ? Peut-être vers la simple conquête du lit, peint au second plan, avec ses lignes heurtées et signes d'apreté plutôt que de douceur ?

Vers la droite, Sofia vit d'autres éléments évoquant la chevalerie : l'échiquier du premier plan ; le verre, tel un Graal renversé avec, sous lui, une longue colonne étroite, située au même endroit que dans l'espace bidimensionnel du tableau que la verticale visible dans la version assagie de *La Semaine des quatre jeudis*.

Le pouvoir de cette femme-chevalier semblait surpasser celui d'un homme : « C'est elle qui chevauche, se dit Sofia. Rien ne l'arrête. Son corps défie la pesanteur. Elle tient l'épée, elle tient les rênes. »

Mais que pouvait bien faire ce personnage armé et casqué dans une chambre à coucher ? Peut-être accomplir la mission dévolue au chevalier : se battre contre les périls extérieurs pour être armé face à l'ennemi intérieur ?

Sofia réajusta son peignoir et changea de position dans son fauteuil. Guido leva les yeux mais elle ne le remarqua pas. Elle était captivée et aurait aimé cerner certaines constantes présentes dans *La Phalène* et repérables dans des toiles aussi diverses que *La Rue* ou *La Semaine des quatre jeudis*. Elle prit un papier et griffonna rapidement. « Éviction du viril. Lutte. Refuge vers la forme féminine. Résurgence. » Elle plia le papier, se leva et le glissa dans un porte-documents jaune qui était au salon. Elle le rangea ensuite dans le cartable qui faisait chaque jour le trajet du cabinet à la maison. Depuis quelque temps, elle prenait toujours plus de notes. Elle imaginait un texte qu'elle écrirait pour Guido.